



Afrika Zamani, Nos. 15 & 16, 2007–2008, pp.63–98

© Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique
& Association des historiens africains 2008 (ISSN 0850-3079)

Migrations, identité et construction étatique au Sahel nigérien : l'expérience des populations du Damargu précolonial (République du Niger)

Malam Issa Mahaman*

Résumé

Espace carrefour situé entre le Borno et le *Kasar Haoussa* (Pays Haoussa) au sud et l'Ayar, pays des Touareg au nord, le Damargu, a enregistré du XVe au XIXe siècle un vaste mouvement de populations en raison de ses nombreux atouts parmi lesquels on peut citer sa position stratégique sur la route des caravaniers touareg et l'abondance de ses terres de chasse, de cultures et de pastoralisme. À la tête des vagues migratoires venant du Sud se trouvaient des groupes de paysans-chasseurs Haoussa (*Baka*) et Dagra (*Kandira*) dont les mouvements s'étaient déroulés parallèlement à ceux des groupes de pasteurs Kel Tamajaq (Touareg) en provenance du Sahara. Tous ces groupes étaient rompus à la manipulation des armes, atout sans lequel ils ne sauraient jouer leur rôle d'avant-garde au regard de la grande perméabilité de cette région sahélienne ouverte à toutes les irrptions. Le processus de stabilisation du peuplement et de mise en valeur des ressources naturelles a conduit les différents groupes en présence à établir des rapports d'échanges multiformes et de collaboration militaire pour la défense de leur nouveau pays. Ces contacts ont servi de catalyseur à des transformations sociales et à l'éclosion d'une conscience identitaire collective.

Mots clés : *Kandira*, *Baka*, Damargu, Borno, Kel Tamajaq, Ayar, *Kasar Haoussa*, Relations tributaires, État, Migration, Pacte, Bugaje, Immuzurag, *Sarakunan noma*, Conscience identitaire collective.

* Département d'histoire, Faculté des lettres et sciences humaines,
Université Abdou Moumouni, Niamey, Niger.

Abstract

Located at the crossroads, located between Borno and Hausa land, in the south and Ayar, Touareg country, in the north, Damargu welcomed, from the fifteenth to the nineteenth century, a large population movement because of its various opportunities namely a strategic position on touareg caravan route and the abundance of hunting, agricultural and pastoral lands. The waves of migrants were led by groups of hunters (*Baka* in Hausa, *Kandira* in Dagra) coming from the South, whose migrations took place at the same time with those of Kel Tamajaq pastoralists (touareg) coming from the Sahara. All these groups were experts in the manipulation of weapons; skills which gave them a leading position in a region that was open to all types of incursions and disturbances. The process of the migrations stabilisation and the management of natural resources led the migrants to establish many forms of exchanges and military partnership for the protection of their new country. These relations carried out social transformations and collective identity consciousness.

Key words: *Kandira, Baka, Damargu, Kel Tamajaq, Borno, Ayar, Kasar Haussa, Ethnic Relations, State, Migration, Pact, Bugaje, Immouזורag, Sarakunan noma, Collective identity consciousness.*

Introduction

Une des caractéristiques des sociétés africaines précoloniales est de n'avoir jamais évolué dans l'isolement. Cela a été possible grâce à la mobilité des populations motivée par la recherche de nouvelles terres d'accueil. Les mouvements des populations s'étaient également déroulés dans le cadre des activités d'échange à longue distance. Le phénomène migratoire, sous la forme de vagues successives ou de mouvements d'ensemble, ne s'est éteint qu'après la conquête coloniale du continent africain à un moment où les puissances européennes cherchaient à asseoir leur mainmise sur les territoires acquis.¹ Cette caractéristique générale des sociétés africaines est une réalité encore plus remarquable quand il s'agit des sociétés du Sahel dont le cadre géographique de vie, de par sa grande perméabilité, a constitué un milieu propice à la circulation humaine, aux contacts, aux échanges et à l'intégration sociale. Le Damargu,² actuel arrondissement de Tanut, situé dans un espace tampon entre le Borno et les États Hausa au sud et l'Ayar au nord, fut justement une de ces contrées sahéliennes vers laquelle convergèrent, au début du premier millénaire après Jésus-Christ, des groupes de populations notamment des Proto-Hausawa en provenance du Nord (Urvoy 1934:149 et Jean 1906:9-10).

Après un séjour de quelques siècles au Damargu, ces groupes poursuivirent leur marche vers la savane soudanaise sous la pression des Touareg, probablement les Imakkitan, eux-mêmes refoulés de l'Ayar au XVe siècle (Urvoy 1934:149). De cette période au XIXe siècle, divers groupes de paysans chasseurs hausa (les *Baka*³), dagra ou kanuri (les *Kandira*) venant du Sud et du Sud-Est, ainsi que des pasteurs et caravaniers touareg, originaires de l'Ayar, auxquels s'était joint, vers la fin du XIXe siècle, un groupe de négociants nord-Africains originaires de Ghadamès s'installèrent dans le pays. L'abondance des terres de chasse attestée par le nom même du pays,⁴ ainsi que celle des terres de cultures et des pâturages firent du Damargu un foyer actif d'attraction des populations des pays voisins. La simultanéité des mouvements migratoires à partir du Sud et du Nord et les impératifs de la mise en valeur des ressources locales créèrent une dynamique de regroupement qui, très vite, changea l'histoire de la contrée et en particulier la nature des rapports sociaux et politiques entre les différents groupes socio-ethniques en présence.

Comment ces divers groupes et individus migrants, en dépit de leurs différences culturelles, linguistiques et socio-politiques étaient-ils parvenus à constituer dans cet espace une nouvelle société, celle des Damargawa ?⁵ Quels sont les facteurs fondamentaux de rapprochement entre les divers groupes et individus en présence ? Quelle est la nature des rapports sociaux et politiques qui virent le jour dans ce pays ? Comment l'évolution de ces rapports dans un contexte marqué par l'essor des migrations et le développement des activités agricoles et commerciales a-t-elle favorisé l'intégration sociale des populations ? À quel type de formation sociale a-t-elle abouti et sur quoi se fondait son unité ? La réponse à ces questions se structure en trois points. Nous examinons la dynamique de repeuplement au Damargu précolonial d'abord, la gestation de nouveaux rapports sociaux et le processus d'intégration sociale ensuite et le développement d'une conscience collective identitaire enfin.

Dynamique de repeuplement au Damargu précolonial

Comme nous l'avons déjà signalé, les populations actuelles du Damargu ne furent pas les premiers habitants du pays. Ces derniers faisaient partie des groupes des Proto-Hausawa venus du Nord parmi lesquels on peut citer des Gobirawa, des Kanawa et des Tazarawa refoulés au Sud par la poussée des Touareg et la détérioration du climat. Le mouvement des populations actuelles rentrait donc dans le cadre du repeuplement du pays.⁶ On attribue généralement aux groupes des paysans chasseurs dagra (les *Kandira*) dont la présence était attestée au XVIe siècle, l'origine du mouvement de repeuplement du Damargu.⁷

La première source écrite qui a mentionné la présence de ce groupe est l'ouvrage d'Ahmed Ibn Fartua, Imam et confident du *Mai* (sultan) du Borno Idriss Alaoma (Fartua 1926:34). Il a rapporté l'existence des villages dagra, à savoir Guluski et Gamram, respectivement à 30 et 9 kilomètres de Tanut, au moment du passage dans la région d'un corps expéditionnaire bornoan à la fin du XVI^e siècle. Le peuplement dagra, à cette période déjà, semblait non négligeable car l'auteur évoque la localité de Gamram en termes de « pays de Gamram (Fartua 1926:34) » comme si elle était la capitale d'une contrée déjà constituée. La tradition a retenu Madu Gaji comme le premier *Kandira* (chef d'un groupe chasseur dagra) à s'établir au Damargu. Le *take* (les louanges) de ce pays le dit, d'ailleurs, explicitement en ces termes :

« *Damargu, fili ta Madu-Gaji !*
*Mai ruwa bagnan daki*⁸ »

Ce qui veut dire :

« Damargu, territoire de Madu-Gaji !
 Pays où l'eau est à portée de la main ».

D'ailleurs, la prééminence du mouvement de ce groupe peut expliquer l'origine dagra de la dénomination du pays à savoir le Damargu. Certes, cette marque ethnonymique révèle l'importance des activités cynégétiques dans la vie des premières communautés, mais elle montre aussi qu'au moment de leur implantation, ils trouvèrent un pays inhabité auquel ils donnèrent leur propre appellation.

À propos des causes des migrations, les sources orales mettent l'accent sur la quête de bonnes terres de chasse et de cultures, ce qui laisse penser qu'à l'époque déjà, les problèmes fonciers commençaient à se poser dans cette région. Dès cette époque, le mode d'occupation clairsemée de l'espace par les paysans dagra a fait sentir, peut être, le besoin de nouvelles terres d'où l'expansion vers le Nord et le Nord-Ouest (Maikoréma 1979:63). À cette situation s'ajouta la pression des Touareg sur les marches septentrionales du Borno ce qui compliqua davantage les choses en réduisant l'espace traditionnel de peuplement des Dagra dont certains segments se réfugièrent sur les collines du Kutus (Urvoy 1934:155). Les vigoureuses expéditions punitives, lancées à la fin du XVI^e siècle par l'armée bornoane⁹ en refoulant dans le désert les Touareg qui avaient violé la frontière septentrionale de l'Empire, pacifièrent la région et, de ce fait, favorisèrent la poursuite des mouvements des Dagra à partir du Kutus, d'Alakkos, du Muniyo, et du Borno.

À la différence des premiers mouvements, ceux des groupes hausa, notamment de la première phase, ne semblaient pas être motivés par des problèmes de sécurité. Dans le Pays Hausa (*Kasar Hausa*), les *Sarakuna* (les souverains) ont adopté dès le XV^e siècle, une politique d'encouragement au

développement du commerce de longue distance¹⁰ (*Fatauci*), ce qui ouvrit progressivement le Sahel Central aux mouvements des groupes de populations hausa. Dans ce cas également, des paysans chasseurs, communément appelés *Baka* ou *Kandira* selon la région, jouèrent le rôle d'avant-garde dans les migrations. Les groupes et individus migrants étaient majoritairement venus du Daura et du Katsina, pays englobant à l'époque la région de Tasawa, à la frontière sud-ouest du Damargu d'où l'importance du peuplement hausa au sud et au sud-ouest, c'est-à-dire dans les cantons actuels de Gangara, du Tarka et de Walelewa alors que les Dagra étaient majoritairement établis dans la frange orientale du pays, à la frontière de leur pays d'origine.

Les migrants hausa et dagra formèrent le noyau du peuplement sédentaire du pays alors que les Touareg (Kel Tamajaq), venus à peu près au même moment, formèrent le noyau du peuplement nomade. Les Kel Tamajaq constituèrent, du fait de leur répartition sur l'ensemble du pays, un des facteurs de son unité.

Commencée au XVe siècle, date de l'arrivée des Imakkitan refoulés de l'Ayar, l'immigration des Touareg (Kel Tamajaq) sur les marches septentrionales du Borno devint importante, dès le XVIe siècle comme le laisse penser l'intensification de leur activisme guerrier dont l'ampleur seule pouvait expliquer l'envoi des expéditions punitives par le *Mai* Idriss Alaoma. Écrasés par l'armée bornoane, les Touareg, rapporta Ahmed Ibn Fartua, prêtèrent allégeance au *Mai* avant d'être autorisés à retourner à leurs anciens emplacements d'où, ils avaient été refoulés.

Parmi les anciens migrants touareg se trouvaient les Immuzurag, groupe réputé très pauvre¹¹. Leur rôle fut déterminant dans l'évolution politique du pays. En Ayar, ce groupe vivait dans une zone située au nord-ouest d'Agadès. Selon toute probabilité, le repli au Sud d'une partie de ce groupe était motivé par la détérioration des conditions climatiques¹². Le facteur climatique continua à jouer, d'ailleurs, au XVIIe siècle, un rôle important dans le repli des Touareg au Sud. La fin du XVIIe siècle fut, en effet, marquée, en Ayar, par une série de troubles, de guerres entre les Kel Away, confédération touareg en pleine ascension et les Itesayan, leurs rivaux. Ces conflits provoquèrent la famine et toutes sortes d'autres calamités. « Des gens d'Agadès, écrit le chroniqueur d'Agadès, des Kel Oui¹³ et leurs Bella¹⁴ de la race des Bawady y périrent au point que les maisons devinrent vides et les gens étaient las d'enterrer des cadavres (Urvoy 1934:173) ».

Face à cette situation devenue critique, les populations bradèrent ce qui restait de leurs biens. « Tous, ajouta le chroniqueur d'Agadès, dévorèrent leurs troupeaux. On vendait les livres pour en manger le prix. Et, on finit par rester sans rien, espérant seulement en la miséricorde de Dieu (Urvoy 1934:173) ». Outre ces guerres fratricides, le pays fut éprouvé par une

épidémie qui vint répandre la désolation de 1687 à 1688¹⁵. Un tel contexte de crise généralisée était de nature à provoquer la migration des plus démunis des Touareg vers le Damargu, leur refuge naturel le plus proche.

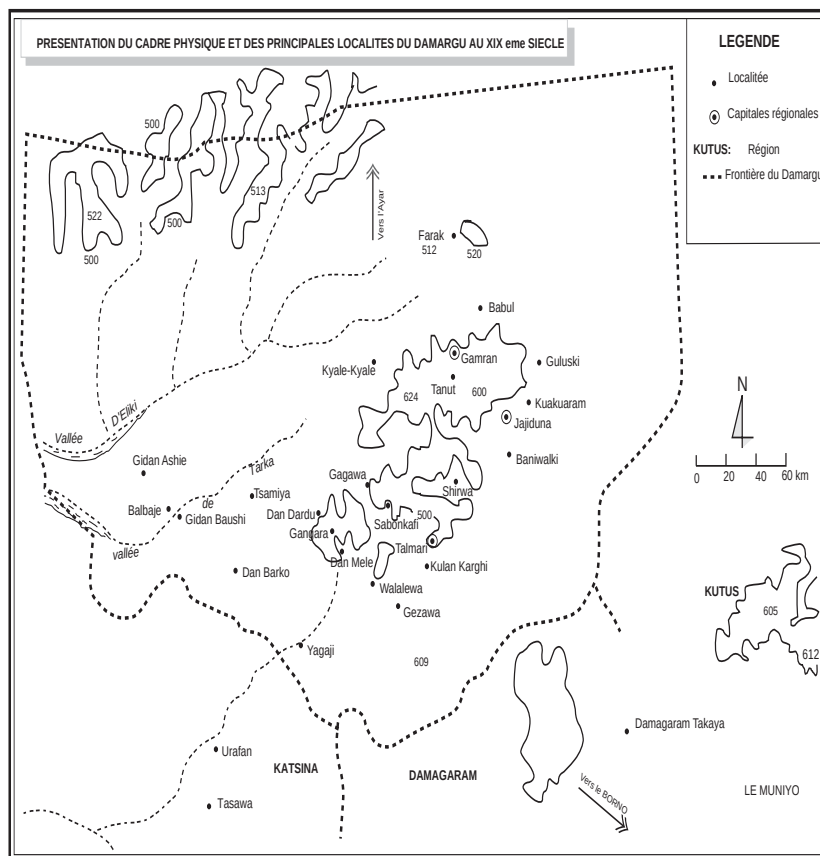
La présence des premiers groupes touareg dans le pays permit une meilleure connaissance de ses potentialités fourragères et commerciales et l'établissement des contacts d'échanges avec les autres groupes de populations, ce qui prépara la voie à l'affluence de nouveaux migrants touareg au XVIII^e siècle. D'ailleurs, certains d'entre eux, comme les Kel Tamat, les Ikaskazan étaient apparentés aux Immuzurag. À l'instar des mouvements des groupes soudanais, l'immigration des Touareg, commencée entre le XVe et le XVI^e siècle, s'était poursuivie au XVII^e et au XVIII^e siècle.

Au cours du XIX^e siècle, leurs mouvements, tout comme ceux des groupes soudanais, prirent une ampleur remarquable comme l'atteste la chronologie de la fondation de la majorité des localités du Damargu¹⁶ et l'extension de la zone de fondation des villages au Nord jusqu'à la limite de la zone des cultures sous pluie. Barth comme Foureau, de passage dans le pays, l'un au milieu et l'autre à la fin du XIX^e siècle, furent frappés par l'existence de gros centres très peuplés (Barth 1965 : 241 et Foureau 1902 : 494). Plusieurs facteurs expliquent l'attraction irrésistible qu'exerçait le Damargu sur les ressortissants des pays limitrophes. Il y avait d'abord l'abondance de ses terres agricoles, pastorales et cynégétiques. À cela s'étaient ajoutées, au cours du XIX^e siècle, son importance stratégique et commerciale et surtout son climat de paix sociale, résultat de l'alliance militaire entre les groupes sociaux en présence.

Au début du XIX^e siècle, l'*Anastafidet*¹⁷ Mazawaje, à la tête de l'aristocratie des Kel Away, abandonna la localité de Magami¹⁸, près de Tasawa, et s'établit à Walelewa, en plein centre du Damargu, d'où il pouvait mieux assurer la surveillance du trafic caravanier. Son émigration entraîna le développement et la prospérité de cette localité et de sa région où furent établies des colonies de *Bugaje* (esclaves). Elle contribua surtout, grâce à leurs immenses caravanes, à ouvrir davantage le pays au commerce interrégional du sel reliant les oasis sahariennes du Kavar au Pays Hausa (*kasar Hausa*), fournisseur du mil et des biens de l'artisanat local. Tout cela favorisa le resserrement des relations entre l'Ayar et le Damargu devenu le passage obligé des caravaniers Kel Ayar et le grenier de mil irremplaçable de l'Ayar¹⁹. L'évolution des rapports entre l'Ayar et le Damargu provoqua l'émigration d'autres groupes touareg comme les Tamisgida restés longtemps dans la région de Tegama, au nord, et celle d'autres clans Kel Away (Izayakan, Imarsutan et Ikaskazan, etc.). Il en fut de même des Igarzawan, tribu riche en bétail et rendue célèbre par l'action héroïque de l'un de ses guerriers appelé Kausan²⁰.

Ainsi, l'analyse des mouvements de repeuplement montre que le Damargu, du fait de ses atouts économiques, exerçait une attraction irrésistible sur les populations de l'Ayar, du Borno et du *Kasar Hausa* dont certains groupes décidés à chercher les moyens d'amélioration de leurs conditions d'existence décidèrent d'émigrer en direction de ce pays. C'était aussi une terre refuge pour certains groupes et individus confrontés à l'insécurité dans leur pays engendrée par les guerres religieuses (cas du Jihad d'Usman Dan Fodio dans le Katsina, au début du XIX^e siècle) ou des guerres d'hégémonie du sultanat du Damagaram en direction de ses voisins de l'Est (Muniyo, Tsotsebaki, etc.) au milieu du XIX^e siècle.

Figure 1 : Cadre physique et principales localités du Damargu au XIX^e siècle



SALIFOU (A): Rivalités tribales et interventions françaises au Damargou, op - cit p.

Outre les entreprises de conquête menées par le Damagaram, le Dagradi²¹ fut également troublé par les invasions des Touareg dont la pression aboutit à l'institution d'un nouveau tribut, en plus de l'impôt traditionnel versé aux *Mai*.²² Cette double pression fiscale était de nature à inciter certains Dagra à se replier plus au Nord, dans le Damargu réputé pour son climat paisible résultat de la mise en place d'un système de protection territoriale par les Touareg et leurs alliés, les *Kandira* et les *Baka*. Les impératifs de la mise en valeur du pays et de la protection des villages incitèrent les immigrés à développer diverses initiatives pour stimuler d'autres arrivées. Les Dagra comme les Hausawa organisaient alors des missions spéciales en direction de leur pays d'origine respectif pour inciter leurs compatriotes à les rejoindre dans leur nouveau pays. Ces missions sont attestées par des toponymes comme celui du village de *Jebal taski*,²³ qui veut dire : « je reprends la route » (sous-entendre du pays natal). Les traditions relatives à ces missions de retour sont nombreuses. Elles en rapportent les mobiles à savoir :

- la recherche des femmes afin de créer les conditions de reconstitution et de stabilisation des cellules familiales ;
- la quête de jeunes gens tant pour accroître la capacité défensive des nouveaux villages que pour assurer une main d'œuvre nécessaire à la mise en valeur des terres abondantes et riches ;
- la recherche des artisans spécialisés comme les forgerons pour disposer sur place de compétences aussi vitales que celles de la production des armes et des instruments de production agricole.

Ainsi, l'émigration des groupes soudanais, généralement définitive, n'aboutit pas pour autant à une rupture immédiate avec le pays ancestral. Leur établissement dans des zones contiguës à leur pays d'origine y fut, sans doute, pour quelque chose. Mais à l'évidence, l'entreprise de telles initiatives d'intérêt général supposait l'existence d'une organisation socio-politique sans doute à un stade embryonnaire. L'aristocratie touareg avait, de son côté, déployé beaucoup d'énergie pour développer l'immigration forcée, celle des esclaves, capturés surtout au Kutus voisin mais aussi à la périphérie du Katsina et du Damagaram.²⁴ Dans certains cas, les esclaves étaient achetés dans les marchés du Sud. Établis au Damargu, ils constituaient la force productive versée dans les activités pastorales, agricoles ou caravanières.

Comme dans le cas des migrants dagra, la résistance à la pression fiscale a été également un des mobiles de la remontée vers le Nord des groupes hausa, principalement les *Yan tauri* (les invulnérables) trop fiers pour continuer à subir les exactions des *Sarakuna* dont les régimes s'enlisaient dans une crise multi sectorielle liée aux guerres d'expansion. « Ces activités militaires, rapporte K. S. Chafe (1990:35), en plus de développer un état d'insécurité et

d'incertitude dans la population, nécessitaient aussi de lourdes taxes aussi bien que la conscription militaire ». On comprend alors aisément les raisons de la remontée vers le Sahel de bon nombre de sujets entreprenants des *Sarakuna*. Le *Mujadadi* (réformateur) Usman Dan Fodio a, d'ailleurs, rapporté dans le *Kitab el Farq* toutes les formes d'exactions, de déni de justice dont était victime la masse du peuple ou *Talakawa*. Face à la crise sociale aiguë dans le *Kasar Hausa*, l'intelligentsia religieuse, sous la direction d'Usman Dan Fodio, fit sien le mot d'ordre suivant : « Recommander le bien et interdire le mal ». La mise en œuvre de ce mot d'ordre entraîna le déclenchement du Jihad et des affrontements acharnés au Soudan central, de 1804 à 1820. Certains sujets des *Sarakuna*, fuyant les zones d'embrasement, remontèrent au Nord, pour s'établir au Sahel, loin du théâtre des combats.

En fait, Les migrations des Hausawa se déroulaient à l'échelle de l'Afrique occidentale, dans un contexte plus large et de plus en plus marqué par l'expansion économique du Pays Hausa portée par le triomphe de la révolution islamique (Adamu 1978:91). En conséquence de ces flux migratoires, on assista au Damargu à une extension remarquable de la trame villageoise à un moment où l'immigration des Kel Ayar marquait un nouveau pas. L'importance prise par les migrations au cours du XIXe siècle a conduit Gaden à résumer l'histoire du repeuplement du pays en ces termes : « Nous voyons, écrit-il, le Damergou se former au commencement du XIXe siècle par l'établissement autour d'un noyau de gens d'Agadès, de Béribéri, de Haoussa attirés par la fertilité du sol » (Gaden 1902:641).

L'ampleur des migrations est perceptible surtout à travers l'enchevêtrement ethnique à l'échelle de tout le pays qui vint bouleverser l'ancienne répartition du peuplement soudanais avec la progression significative des groupes dagra à l'ouest (Dan Mele, M Culum, Gagawa) et hausa dans la frange orientale (Danbanza, Shirwa, Tanut, etc.). Ainsi la configuration socio-ethnique du peuplement, de par sa répartition géographique, constituait un atout pour la multiplication des contacts inter-ethniques, tremplin vers l'unité du pays et la création d'une nouvelle communauté.

Dans le dernier quart du XIXe siècle, le développement des activités liées au commerce transsaharien des plumes d'autruche entraîna l'établissement au Damargu d'une communauté de négociants ghadamésiens localement connue sous le nom de Adamusawa.²⁵ Ainsi, l'essor des mouvements migratoires draina, en direction du Damargu, des groupes de populations divers par leurs origines socio-ethniques et leurs expériences professionnelles ce qui imprima une dynamique positive de contacts, d'échanges et de transformations socio-économiques et politiques. Cette situation favorisa la formation de nouveaux rapports sociaux tout en déclenchant le processus d'intégration de divers groupes de migrants.

Gestation de nouveaux rapports sociaux et stabilisation du peuplement

Au XIX^e siècle, la poursuite des migrations des Dagra, des Hausawa et des Kel Tamajaq entraîna la multiplication des *Garuruwa* (villages) et l'agrandissement des plus anciens d'entre eux comme Jajiduna, Gamram, Baban Birni, localités créées dans la frange orientale alors que Dan Dardo, Dan Mele, Hukkine, ... fondées dans la partie occidentale, servaient de centres principaux d'accueil des migrants en raison de l'efficacité de leur système de défense. Les villages étaient alors peu nombreux, rapportent les informateurs, mais c'étaient de gros centres de regroupement des populations dont certains étaient murés ou entourés de haies vives doublées de fossés.

Les habitants des communautés villageoises ainsi constituées s'organisèrent pour subvenir à leur besoin alimentaire de plus en plus croissant, d'où l'intérêt accordé à l'agriculture pour compléter les ressources de moins en moins suffisantes, tirées des activités cynégétiques et de la cueillette. Parallèlement, les paysans-chasseurs devaient faire face aux incursions périodiques des pasteurs nomades notamment celles des Musgu (Tamisgida) et surtout celles des Kel Geres venant de l'Ouest. Les activités de chasse et de défense des terroirs villageois servirent de point de départ à la naissance des premières organisations territoriales à la tête desquelles furent placés les chefs chasseurs (*Sarakunan Baka ou Kandira*)

Stabilisation du peuplement, ascension des lignages des chefs chasseurs (*Sarakunan Baka et Kandira*) et premières formes d'intégration sociale

Les migrations de divers groupes et individus, en dépit des clivages socio-ethniques, culturels et politiques existant entre eux, créèrent au Damargu au XIX^e siècle, à la faveur des activités commerciales et agricoles, de nouvelles bases d'interactions sociales et politiques qui servirent de tremplin à la gestation de nouveaux rapports sociaux.²⁶

Les mutations sociales s'effectuèrent d'abord à l'intérieur des espaces restreints, le terroir villageois. Le processus d'appropriation des espaces territoriaux consacrés par la création des villages ainsi que la stabilisation des mouvements, sous la conduite des *Sarakunan Baka* et des *Kandira* (chefs-chasseurs), servit alors de catalyseur à la formation de nouveaux rapports sociaux. En fait, ces derniers commencèrent à prendre une certaine ascendance dès le déclenchement de la migration, en raison de leur rôle de guide du mouvement. Leur prestige s'accrut après l'installation dans leur nouveau pays d'accueil où ils s'établirent dans des régions vierges de toute présence humaine. En effet, les *Sarakunan Baka* se retrouvèrent comme

fondeurs de villages et, de ce fait, ils se placèrent à la tête des mouvements d'appropriation des espaces territoriaux. Ils acquirent ainsi auprès de leurs congénères prestige et autorité qui étaient les véritables fondements du pouvoir.

Les premiers migrants établirent leurs villages sur les hautes terres (*dutsi*²⁷) à savoir *Dutsin Zauzawa*, *Dutsin Baban Birni*, *Dutsin Dan Dardo*, *Dutsin Walelewa* etc. Le choix porté sur les sites en hauteur répondait, de toute évidence, à des impératifs de sécurité dans un espace si perméable aux incursions extérieures. L'insécurité, tant évoquée par les traditions orales, était entretenue par des rezzous périodiques des Touareg, notamment les Musgu et surtout les Kel Geres, venant de l'Ouest à la recherche de grains, des captifs et du bétail. Pour le Touareg « Razzier chez autrui et l'empêcher de razzier chez soi, c'est marquer la pleine maîtrise du territoire qu'occupe l'autre » (Cajanus 1979:1). L'expérience des jours et des années conduisit les Soudanais à édifier leurs villages sur les hauteurs pour être à l'abri des coups de main généralement organisés par surprise. Les avantages stratégiques de ces sites étaient manifestes. À partir de ces établissements construits sur une hauteur, la surveillance des environs immédiats du terroir villageois était, en effet, plus facile de même que l'autodéfense en cas d'attaque ennemie.

La capacité militaire des *Baka* et des *Kandira* et le choix judicieux de sites de fondation des villages dans l'Ouest et le Centre réduisirent, de l'avis unanime, la vulnérabilité des premiers établissements implantés sur les hautes terres. Par contre, les localités dagra, créées dans la frange orientale du pays dominée par les dunes de sable, furent construites sur des plaines à l'intérieur des espaces boisés leur servant de fortification naturelle. La vulnérabilité de ce système de protection les exposa très tôt aux raids des Touareg dont l'intensification poussa le *Mai du Borno* à leur lancer, à la fin du XVI^e siècle, plusieurs expéditions punitives.

On peut donc affirmer que la stabilisation des premières migrations fut le résultat des initiatives d'auto défense des groupes migrants renforcées, à un moment, par l'appui de l'armée bornoane. Ainsi, le mouvement de repeuplement dans cette région bénéficia, à ses débuts, de l'appui de l'armée du Bornou sans lequel le pays allait, peut être, subir le sort connu par l'Ayar quelques siècles plus tôt, pour devenir tout simplement une autre contrée des Touareg. Tous ces efforts concoururent à établir un certain équilibre de forces entre les groupes des migrants soudanais, d'une part et les pasteurs touareg d'autre part, les premiers bénéficiant, en plus, des avantages liés à la loi du nombre.

Un autre facteur de la stabilisation des villages fut la maîtrise des techniques de boucanage de la viande de chasse à l'origine de la production du célèbre *marge* (viande boucanée) par les *Baka*. En effet, la possibilité de

conserver leur aliment pendant plusieurs jours dispensaient les *Baka* et les *Kandira* des déplacements fréquents à la recherche de la pitance quotidienne. L'importance prise par le *marge*, à la fois aliment principal des populations et produit d'échanges contre des produits sahariens, fut telle qu'il finit par donner son nom à l'ensemble du pays.

Qu'il s'agisse des questions de sécurité ou de celles ayant trait à l'économie, on retrouve toujours le rôle déterminant des groupes chasseurs. Ces derniers, faut-il le rappeler, jouaient déjà un rôle social important à travers l'organisation de la chasse qui était alors un rite car les pratiquants étaient contraints de respecter certaines règles dont la transgression pouvait provoquer des conséquences fâcheuses. La période de chasse était établie selon un calendrier précis avec des cérémonies religieuses comme celle de *budin daji*²⁸ (ouverture de la saison de chasse) destinée à conjurer les mauvais sorts.

Les rôles multiples des *Sarakunan Baka* dans la vie du village affermirent leur prestige et consolidèrent leur autorité d'autant plus sûrement qu'ils constituaient déjà un groupe structuré et hiérarchisé avec à sa tête le *Sarkin Baka* assisté d'un adjoint appelé *Yérima*. Sous les ordres de ces derniers, se trouvaient les *Baka* qui étaient à la fois les chasseurs et les guerriers protecteurs attirés du village. À partir des nouvelles positions sociales acquises, les *Sarakunan Baka* assurèrent à leurs lignages un rôle dirigeant à la tête des communautés villageoises. On assista même à l'apparition des dynasties villageoises tant à l'Ouest (dynastie villageoise de Dan Dardo avec à sa tête les *Dagabi*, dynastie villageoise de *Dan Mele* avec à sa tête les descendants de *Sarkin Baka Mele*, etc.) qu'à l'Est (dynastie villageoise de Jajiduna aux mains des *Abdulari*,²⁹ dynastie villageoise de Mainaram détenue par les descendants de *Sarkin Baka Nasir*, etc.)

Les mouvements d'appropriation des espaces territoriaux résultant de l'occupation des terres et de la construction des villages dans les zones inoccupées sous la conduite des chefs chasseurs légitima l'autorité de ces derniers. Cette situation leur permit de fonder de véritables chefferies villageoises dont l'efficacité du système de défense entraîna l'affluence des nouveaux migrants conscients de la vulnérabilité de petits groupes isolés dans cet espace perméable qu'est le Sahel.³⁰ Une véritable dynamique de multiplication des *garuruwa* notamment dans la première moitié du XIXe siècle vit le jour parallèlement au développement des localités dont le site était placé sur les voies commerciales comme Hukkine, Dan Mele, Maja, Sabonkarfi, Jajiduna ou Gamram. D'ailleurs, ces localités prenaient l'allure des centres urbains à travers leur restructuration en quartiers (*anguwa* ou *laska*).

Ainsi les diverses responsabilités exercées dans les secteurs de production et surtout de la défense du village avaient permis à certains lignages dynamiques de *Baka* et de *Kandira* de prendre l'ascendance sur les autres. Par la suite, cette position prééminente servit de tremplin à la mise en place des dynasties villageoises (*maigaranci*), institutions fonctionnant sur des bases consensuelles sous l'autorité morale du conseil des Anciens ou *Magna*. À Dardo où vit le jour une des plus anciennes dynasties villageoises, le dignitaire local portait le titre de *Dagabi*. On peut affirmer que pendant la stabilisation du peuplement, le recours aux groupes chasseurs rompus au maniement des armes et organisés en corporations s'était présenté comme l'unique alternative crédible face aux défis multiples dans un pays trouvé inhabité d'où l'ascension de leur *zuriya* aux sphères dirigeantes. Toutefois, leur autorité était circonscrite dans les limites du terroir villageois.

Il est ainsi établi que la capacité militaire des groupes chasseurs a été déterminante dans la reconstitution du peuplement et la mise en place des premières organisations sociales et territoriales. Du reste, le rôle de ce groupe dans la mise en place et la stabilisation du peuplement fut une constante dans l'histoire du Soudan central.³¹ Ce ne fut donc pas par hasard que les colonisateurs français, confrontés aux résistances des populations, cherchèrent à stabiliser leur domination en faisant recours aux *Sarakunan Baka* qu'ils nommèrent chefs de village et même du canton de Gangara.³² L'influence acquise explique un tel choix qui rappelle, dans une certaine mesure, l'alliance contractée justement entre les *Sarakunan Baka* et les Immuzurag, un siècle plus tôt. En effet, au début du XIXe siècle, c'est-à-dire au moment où les premières organisations territoriales faisaient leur apparition, le groupe touareg des Immuzurag, sous les auspices de Wajosan,³³ se replia au Sud, dans la zone de contact avec les cultivateurs soudanais, avec lesquels il s'engagea à la défense des terroirs villageois. L'implication des Touareg dans la protection territoriale ouvrit la voie à l'établissement des rapports sociaux nouveaux de type tributaire.

De la formation des zones d'influence sécuritaire à la gestation de la relation tributaire

L'émigration des Touareg au Sud, dans la zone de contact avec les sédentaires, eut tout naturellement pour conséquence l'élargissement de l'éventail des relations entre agriculteurs-chasseurs soudanais d'une part et les pasteurs et caravaniers touareg, d'autre part. Les échanges commerciaux jouèrent, sans doute, un rôle important dans le rapprochement entre ces groupes car la vie sociale tournait autour des lieux de transactions hebdomadaires (*filin kasuwa*). C'est ainsi que se développèrent, le long de la zone de contact entre agriculteurs

sédentaires et pasteurs nomades, des places privilégiées de rencontres entre les ressortissants des divers groupes, certains s’y rendaient pour vendre ou acheter, d’autres pour s’informer ou assurer diverses prestations. La régularité des échanges, favorisée par la multiplication des marchés regroupés en cycles de sept jours et établis tout au long de la zone de contact, a eu deux conséquences économiques majeures. La première fut l’impulsion décisive donnée au développement des activités économiques qui se diversifiaient de plus en plus à la faveur des transferts par de nouveaux migrants du savoir faire c’est-à-dire des métiers dont l’exercice supposait l’assimilation de connaissances religieuses, magiques et techniques spécifiques.³⁴ Ce fut sans doute cette impulsion qui explique l’émergence économique du pays. La seconde était relative à l’amélioration de la situation économique des Touareg. Ces derniers parvenaient désormais à réduire le déficit céréalier chronique qui était à l’origine de l’organisation de leurs rezzous sur les villages. Dans le même temps, cette situation permit de prendre progressivement conscience de la complémentarité existant entre les économies agricoles et pastorales.

Le repli dans la zone des cultures sous-pluies où abondaient les pâturages et les points d’eau déclencha une dynamique de sédentarisation des pasteurs car l’appropriation des points d’eau dépendait de la présence permanente dans les zones de parcours des troupeaux. La sédentarisation des Touareg et l’établissement des villages des *Bugaje* dans la perspective de la mise en valeur agricole afin de s’assurer de bonnes conditions d’accès aux céréales rapprochèrent encore un peu plus les préoccupations des Kel Damargu (Touareg du Damargu) à celles des autres habitants du pays, notamment sur les problèmes de sécurité et cela d’autant plus que le déclin du Borno d’une part, « la tribalisation » du jeu politique dans l’Ayar,³⁵ d’autre part, avaient privé le pays de tout suzerain protecteur.

Le contexte de cohabitation dans le même espace territorial posa alors aux groupes en présence au Damargu la question de redéfinition de leurs rapports sociaux, seule voie pour sortir le pays de l’impasse. Le caractère guerrier de ces groupes, soudanais et touareg, facilita la conclusion d’une alliance militaire pour prendre en charge la défense du pays. C’était dans ces conditions que le pays fut réparti en plusieurs zones d’influence sécuritaire sous la responsabilité conjointe des principaux groupes touareg et soudanais, notamment les *Baka* et les *Kandira* qui prenaient une part active à la défense des villages aux côtés de ces derniers.

Etablie entre les anciens, c’est-à-dire les premiers groupes migrants, l’alliance militaire ainsi mise en œuvre fut le résultat d’un rapport de force entre ces derniers. L’expérience de la cohabitation avait appris aux uns et aux autres la complexité du rapport de force. En effet, si de façon générale,

la mobilité des nomades favorisée par l'usage des chameaux³⁶ ou des chevaux et leurs méthodes d'attaques surprises leur accordaient un avantage certain sur le plan stratégique, il convient, tout de même, de signaler la supériorité tactique, en cas d'affrontement ponctuel, de la flèche empoisonnée des *Baka*, arme des Soudanais, sur l'épée, arme principale des Touareg. Dans ces conditions, où le poids militaire des Soudanais demeurait une réalité, l'institution de l'alliance militaire s'avéra comme une alternative profitable aux uns et aux autres, dans la mesure où elle constituait le garant de la préservation de la paix sociale et du bon déroulement des échanges et cela à un moment où la sédentarisation des Kel Tamajaq leur ouvrait de nouvelles perspectives économiques et d'intégration sociale.

À la faveur de ce contexte social nouveau, se développèrent des relations de partenariat entre les caravaniers touareg et les meilleurs fournisseurs de mil. La complémentarité ainsi établie entre les divers groupes donna à l'alliance militaire un fondement encore plus solide. À force de travail, certains agriculteurs parvinrent à se hisser au statut prestigieux des *Sarakunan noma*.³⁷ L'accession à ce statut prestigieux se faisait après une cérémonie appelée *cira riga*. D'autres Damargawa, enrichis par la vente des céréales et des plumes d'autruches, s'étaient élevés au statut tout autant convoité des *Yan kasuwa* (négociants). Ainsi, l'alliance pour la protection territoriale créa les conditions de l'émergence de nouvelles hiérarchies au sein des groupes de Soudanais. On constate que le nouveau contexte commercial avait provoqué une valorisation des activités de production et d'échanges. De plus en plus, l'importance de l'individu était fonction de sa participation à ces activités. De nouvelles fonctions comme celle du *Madugu* (le guide caravanier) firent leur apparition. Les *Madugai* étaient alors parmi les personnes les plus riches et les plus respectées parce que maîtres des routes commerciales grâce à leur science, résultat de l'assimilation des connaissances religieuses, magiques et techniques. En raison de leur poids économique, les nouvelles hiérarchies acquirent une influence sociale certaine. Les ressources accumulées leur permirent d'adopter de nouvelles habitudes alimentaires (consommation par exemple du thé en groupe), vestimentaires, etc. ce qui les rapprocha, dans une certaine mesure, de l'aristocratie touareg.

En conséquence de l'intérêt accordé aux activités agricoles et commerciales, les groupes soudanais abandonnèrent peu à peu les activités de chasse, d'où la réduction progressive de leur capacité militaire. Dans le même temps, les Immuzurag, libérés des tâches de production et enrichis par les recettes fiscales tirées du commerce, se spécialisèrent dans le métier des armes à travers diverses activités de protection territoriale. L'acquisition des chevaux ainsi que l'intégration des meilleurs chefs des archers (*Sarakunan*

Baka) dans leur armée contribuèrent également à faire basculer le rapport de force en leur faveur.³⁸ Le Damargu vivait alors, en ce début du XIXe siècle, le temps des *Jarumai*, c'est à dire, la période des chefs de guerre d'une envergure exceptionnelle.

En contrepartie de leurs activités de protection, les Touareg recevaient de la part des Soudanais une dîme en grains correspondant à 110 mesures de mil (*zakka*³⁹) par chef de famille. Cette dîme était connue sous le nom de *galo*,⁴⁰ terme désignant habituellement la rémunération accordée au berger chargé de la garde du troupeau. Comme au Kutus ou dans certaines régions de l'Adar du sud-est et du Gobir Tudou où elle se développa, la relation tributaire était fondée sur la livraison d'une dîme sur les récoltes (*asadak*) qui contrairement à la *zakkat*, l'aumône religieuse, ne revêtait pas, en principe, un caractère obligatoire. La dénomination donnée à ce tribut laisse penser que les Immuzurag assuraient eux seuls la protection des terroirs villageois. En fait, à la différence du berger qui assurait à lui seul la protection du bétail, dans ce cas, la responsabilité des Immuzurag se limitait, tout au moins au début, à une simple coordination des activités de défense territoriale. Cette coordination qui mit en commun la logistique des Touareg et le système de défense des Soudanais fut, d'ailleurs, à l'origine de la suprématie militaire des premiers et le facteur principal de l'instauration du climat de paix régnant dans le pays.

Certes, l'analyse du terme *galo* met en exergue la fonction de protecteur attitré dévolue aux Touareg, mais celle-ci ne fut, en fait, que le résultat d'une évolution ultérieure car les traditions unanimes reconnaissent le poids militaire des *Baka* et des *Kandira* entretenu par leur sentiment de liberté garant du statut autonome de leurs localités. Les principales zones d'influence sécuritaire étaient réparties entre les Immuzurag et leurs proches parents (Kel Tamat, Kel Gharus et Ikaskazan, etc.) et leurs alliés comme la vieille tribu des Ifadalan qui essaimèrent au XIXe siècle dans la frange orientale puis occidentale du pays.⁴¹ D'autres groupes touareg comme celui des Ishirifan disposaient également d'un ou de plusieurs villages constituant leur zone de protection. Le rôle de coordinateur de la défense territoriale assuré par les Immuzurag leur permit d'acquérir une certaine prééminence politique et juridique à l'intérieur de leur zone, de loin la plus importante.

Leurs succès militaires créèrent les conditions propices au développement de la relation tributaire. Celle-ci devint peu à peu le rapport social dominant régissant les relations, non seulement entre la masse des *Talakawa* (les paysans hausa et dagra) avec les Immuzurag, mais aussi celles existant entre ces derniers et les nouveaux groupes des migrants touareg, installés dans le pays, à la faveur de la prospérité économique et de la paix sociale.⁴² L'élargissement de la relation de clientèle aux groupes touareg que des événements militaires

défavorables ont rabaisé au statut des *Imghad* (roturiers), en fait, au statut des tributaires, confirma son caractère plutôt social que racial. Son extension progressive aux groupes des *Bugaje* (esclaves) et aux *Iderfan* (esclaves affranchis), à la suite de leur affranchissement ou de l'amendement de leur statut, allait dans le même sens, le renforcement de cette relation. Les Adamusawa,⁴³ à travers les présents ponctuels ou *gaysuwa*⁴⁴ accordés aux souverains Immuzurag semblaient également engagés dans la logique de la relation tributaire, car à l'instar des Dagra et des Hausawa, ils bénéficiaient également de leur protection. Ainsi, les circonstances de repeuplement du pays, l'abondance des ressources naturelles et l'essor de la vie des relations ont créé le sentiment de complémentarité entre les principaux groupes sociaux d'où la gestation de la société tributaire dont la cohésion fut attestée par l'émergence militaire, économique et politique du pays à la fin du XIXe siècle.⁴⁵

En dépit de sa prépondérance militaire, l'aristocratie Immuzurag était soucieuse du respect de l'autonomie des communautés de base. La sécurité et l'autonomie internes ainsi que l'essor des opportunités lucratives, tout au long de l'année, firent du Damargu un espace à la fois de convergences humaines, de contacts, d'échanges multiformes de développement de l'agriculture et de gestation de nouveaux rapports sociaux, notamment l'esclavage.

Migrations forcées des esclaves, éclosion des rapports esclavagistes et intégration des *Bugaje*

L'établissement des différents groupes et individus dans un pays vidé de sa population mais riche de ses abondantes terres posa, de façon cruciale, le besoin d'une main d'œuvre pour sa mise en valeur économique. L'immigration forcée, celle des captifs, parallèlement aux mouvements traditionnels des groupes et individus libres, s'avéra nécessaire pour satisfaire les besoins d'une économie de plus en plus ouverte sur l'extérieur à la faveur de l'insertion du Damargu dans le trafic caravanier reliant l'Ayar et les oasis sahariennes du Kavar fournisseurs du sel au Pays Hausa (*Kasar Hausa*) producteur des céréales.

Les esclaves étaient capturés lors des razzias lancées par les Touareg sur les localités périphériques du Damagaram et du Borno (Kutus, et Muniyo), zones de prédilection des rezzous des Kel Damargu. Ils étaient achetés sur les places du marché, notamment au Katsina ou à Kano où ils étaient prélevés, à titre de taxes, sur les caravanes transsahariennes. La préférence était portée sur les enfants, plus malléables et en conséquence, plus faciles à intégrer dans le groupe du maître. Les Dagra et les Hausawa, pris en captivité, adoptèrent le style de vie et les us des Touareg. En fait, le processus

d'acculturation des esclaves favorisé par la rupture avec le milieu d'origine faisait partie de la stratégie d'intégration sociale des *Iklan* (esclaves des Touareg). Cette démarche allait de pair avec leur insertion dans le système de la parenté fictive qui faisait de ces derniers les enfants de leurs maîtres.⁴⁶ Le repli des Kel Away au Damargu, au début du XIXe siècle, s'accompagna de l'ouverture de nouvelles colonies d'esclaves établies à Tagalal, Walelewa, Garin Algo, etc. Ceux-ci vinrent s'ajouter à la masse des *Bugaje* déjà répartie entre les anciennes tribus touareg.

L'immigration forcée des esclaves a eu des conséquences démographiques, économiques et sociales importantes. Sur le plan démographique comme l'indique le tableau 1 ci-dessous, elle provoqua l'élargissement de la taille des *tiusatin* (tribus touareg) dans la mesure où les esclaves (*Iklan*) étaient intégrés culturellement et socialement dans la communauté où ils formaient la masse laborieuse chargée des travaux agricoles, pastoraux et des activités commerciales. Leur forte proportion au sein de la *taushit* permet d'affirmer que le phénomène migratoire s'était accompagné, au Damargu, de l'éclosion du développement de l'esclavage, en réponse au déficit de main d'œuvre.

Tableau 1 : Poids démographique des *Bugaje* au sein des groupes touareg au Damargu en 1949

Tribus	Population totale	Touareg ⁴⁷	Inadan ⁴⁸	Imghad	Iklan
Mallamay	1613	355	89	10	1159
Kel Tamat	76	39	-	14	23
Kel Gharus	299	90	22	-	187
Ikaskazan	457		-		
Igarzawan	165		-		
Ibandaghan	547	27	11		509

Source : Tableau élaboré à partir du Rapport de recensement de Menard fait en 1949.

Ce tableau statistique de la structure sociale de la tribu touareg (*taushit*), quoique constitué à partir de données relativement récentes, montre l'importance numérique de la classe des esclaves ou *Iklan*⁴⁹ tant par rapport à l'aristocratie que par rapport aux forgerons (*Inadan*) ou les vassaux (*Imghad*). Ils représentaient, par exemple, chez les Mallamay trois fois le nombre des *Imajeghan*. Leur proportion était encore plus grande chez les Ibandaghan.

Le recours au travail servile n'était pas une pratique exclusive de l'aristocratie touareg. En effet, les Hausawa ou Dagra enrichis par la vente de leur production céréalière ou des plumes recouraient également au travail

des esclaves (*Bayu*) acquis dans les marchés locaux. Si les impératifs économiques furent à l'origine du recours aux esclaves, il faut signaler que des facteurs sociaux étaient aussi entrés en ligne de compte. C'est ainsi qu'à la suite de leur séjour prolongé en Pays Hausa, les caravaniers Kel Away adoptèrent la pratique du mariage avec des captives soudanaises achetées à Kano ou à Katsina. L'aristocratie, confrontée lors de son séjour en pays hausa au problème de femmes à prendre en mariage, institutionnalisa le mariage des captives. Celles-ci devenaient libres dès qu'elles donnaient vie à un enfant et accédaient ainsi au statut de *Tewahey*. Les enfants issus de tels mariages prenaient le statut de leurs pères, en d'autres termes, ils étaient des *Imajeghan* et, par conséquent, des hommes libres (Spittler 1948:7-8).

Tandis que les femmes touareg passaient toute leur vie dans l'Ayar, les *Tewahey* accompagnaient leurs maris en Pays Hausa (*Kasar Hausa*) où elles finissaient toujours par être installées et y vivaient pour le restant de leur vie. Leurs maris y séjournaient lors de leur passage au Sud. L'institutionnalisation du mariage des *Tewahey* s'était développée tout particulièrement au XIXe siècle, période au cours de laquelle s'était constituée une aristocratie marchande dont les préférences allaient au mariage des captives afin de disposer de plus de droit sur sa progéniture. Ainsi le phénomène migratoire a donné aux Touareg enrichis par le commerce les possibilités de réajustement du système social en recourant aux mariages des femmes d'origine servile.⁵⁰ De tels brassages étaient de nature à réduire le cloisonnement entre groupes sociaux ce qui constituait un facteur incontestable de la stabilisation de la société dans son ensemble. Le recours aux esclaves présentait également de multiples avantages pour les riches paysans hausa ou dagra. Leur acquisition était, en effet, un moyen d'une part, d'accroître la force de travail à moindre coût et d'autre part, une opportunité pour s'assurer des femmes (*sa'daka*⁵¹) présentant le double avantage de l'épouse corvéable à merci et de procréatrice de nouvelles forces de travail.

Les mariages des *Tewahey* pratiqués par l'aristocratie touareg ou les pratiques de *sa'daka* au profit des riches paysans *hausa* et *dagra* contribuèrent au renforcement du processus d'intégration sociale par le jeu des contacts matrimoniaux entre les groupes soudanais et touareg. L'exemple le plus remarquable d'intégration socio-ethnique fut, sans doute, celui des Kel Away, comme le rapporte si bien Rash : « Nullement offusqués du fait que les autres leur reprochaient leur métissage avancé, les Kel Away n'ont pas songé à instaurer une sorte de ségrégation matrimoniale à l'égard des populations noires du Damergou, et si jadis seuls leurs chefs se sentaient tenus à prendre femme noire, cette coutume est maintenant adoptée par des couches plus larges » (Rash 1973 : 30).

De son côté, l'immigration des négociants ghadamésiens au Damargu, en même temps qu'elle stimula l'essor des activités liées au commerce transsaharien alors dominé par l'exportation des plumes d'autruche,⁵² favorisa l'introduction d'un nouveau type d'esclaves appelé « *Babakun Larabawa* » ou les Arabes noirs. En fait, il s'agit de captifs des Ghadamésiens qui, à l'instar des *Bugaje* des Touareg ou des *Bayu* des Hausawa, avaient adopté les us et la langue de leurs maîtres, c'est-à-dire les Ghadamésiens assimilés ici aux Arabes. Toutes ces données montrent non seulement l'importance et la diversité des activités exécutées par la main d'œuvre servile mais elles attestent aussi de la constance du processus de l'intégration sociale des esclaves.

Les Immuzurag et les groupes apparentés comme les Kel Gharus, les Kel Tamat ou qui leur étaient alliés, comme les Mallamay, disposaient d'une masse importante de *Bugaje* éparpillés dans des localités de l'Est (Talmari Shirwa, Baniwalki, dans les environs de Gamram) et de l'Ouest (Gangara, Dan Mele, etc.). Au Centre du pays, Walalewa, Tagalal et Garin Algo étaient, dès le départ, des colonies d'esclaves créées par les caravaniers Kel Away. Toutes ces données montrent le développement au XIXe siècle de la production servile un peu partout dans le pays, à la faveur de ses nouvelles fonctions économiques, devenu le principal grenier de mil de l'Ayar et le principal fournisseur des plumes d'autruche à l'Europe. On a assisté à un véritable essor de la production esclavagiste. Désormais, à l'esclavage domestique traditionnel venaient s'ajouter diverses formes d'activités serviles en liaison avec l'essor des échanges caravaniers et des activités de production. L'importance du poids démographique des esclaves était manifeste comme l'était, d'ailleurs, de plus en plus, la reconnaissance de leurs droits économiques et familiaux. Tout ceci a contribué à créer des rapports de confiance en raison desquels les maîtres confiaient à leurs *Bugaje* des missions les plus délicates même en situation de crise.⁵³

Ainsi, l'exploitation sociale des *Bugaje* et des *Bayu* n'exclut pas la reconnaissance de leurs droits humains à une vie familiale. L'explorateur Barth, de passage dans le pays au milieu du XIXe siècle, rapporta des témoignages édifiants sur les traitements bienveillants que les Touareg réservaient à leurs *Bugaje*. Ce comportement s'expliquait par la volonté des maîtres de stabiliser leurs communautés de *Bugaje* que des traitements abusifs pourraient conduire à des évasions et à des tentatives de retour au pays natal généralement assez proche.⁵⁴ Enfin, parmi les facteurs favorables à l'amélioration du statut des esclaves et, par conséquent, à l'élargissement des conditions de leur intégration sociale, on peut signaler l'Islam (Bin Abi Zayd Al Qayrawa Ni 1975:221-230).

Le développement de l'esclavage contribua, sans doute, au renforcement des assises économiques de l'aristocratie touareg et dans une certaine mesure à celui de certains paysans soudanais entreprenants. À l'instar des tributaires, les esclaves (*Iklan*) assurèrent aux *Imajeghan* de nouveaux moyens de surveillance et de protection territoriales, mais aussi de coercition. Ce qui les prépara à l'exercice du pouvoir et à la fondation d'un État,⁵⁵ catalyseur privilégié du processus d'intégration alors en cours et dont l'action venait en renfort à celle d'autres facteurs à caractères culturels ou sociaux.

Les ressorts sociaux et culturels de l'intégration sociale

Le XIX^e siècle fut au Damargu un temps fort de l'accélération de l'histoire en raison des transformations économiques continues, de l'essor culturel et sportif,⁵⁶ des velléités d'expansion territoriale des dirigeants du pays⁵⁷ et de l'émergence d'une activité diplomatique tant sur la scène régionale qu'internationale.⁵⁸ De tels événements étaient révélateurs de la cohésion qui régnait au sein de la société en formation, cohésion consolidée par des brassages entre divers groupes et l'assimilation des traits soudanais par les Touareg. Au nombre des facteurs favorables à cette dynamique, on peut signaler la mobilité sociale qui constitua un atout certain dans l'évolution de la société en constitution.

Mobilité des populations et évolution de la société

Le dynamisme de la société des Damargawa était un fait indéniable. Il en a résulté une grande mobilité sociale de la population avec une diversification des activités de production et d'échanges. C'est ainsi qu'à côté de l'aristocratie Immuzurag, une classe de *Yan kasuwa* (négociants) fit son apparition grâce aux séjours des caravaniers touareg dans le pays et à la présence sur place d'une communauté de négociants nord-africains intéressés au commerce des plumes d'autruche. Cette classe enrichie par l'activité marchande se détacha des *Talakawa* (le peuple) par l'adoption de nouvelles habitudes alimentaires (consommation, par exemple, du thé sucré) et vestimentaires. L'impact du commerce des plumes toucha également les *Talakawa* dont la participation aux expéditions de capture des autruches fut une source intéressante d'activités lucratives de saison morte grâce auxquelles ils pouvaient s'assurer de nouvelles ressources pour répondre à leurs divers besoins de consommation.

Le commerce interrégional du mil, de son côté, a servi indirectement de tremplin à la hiérarchisation sociale illustrée par l'apparition des *Sarakunan noma* ou chefs des cultures. Certes, l'institution existait déjà dans le Pays Hausa, mais son rapide développement, au Damargu, résultait d'une forte demande extérieure en grains qui fut à l'origine de l'éclosion d'une mystique de travail dans le pays. Les paysans entreprenants, décidés à mettre à profit

les atouts du pays d'accueil pour améliorer leurs conditions d'existence, rivalisèrent alors dans la course au statut du *Sarkin noma* (chef des cultures) acquis par la production d'un millier de gerbes de mil (*dubu*).

L'apparition des *Sarakunan noma* constitua un pas significatif dans la restructuration du monde rural. Riches de leurs nombreux greniers de mil, et de plus en plus, de leurs nombreux troupeaux de bétail, les chefs des cultures jouissaient du droit de préséance, du droit de s'asseoir sur une natte lors des cérémonies publiques, autant d'insignes distinctifs du paysan aisé. Ainsi, l'essor de l'agriculture et de la vie des relations constitua un véritable catalyseur des mutations sociales. D'ailleurs, il en fut également ainsi dans le secteur de la chasse dont la régression d'une manière générale ne provoqua pas pour autant l'extinction de la classe des *Sarakunan Baka* dont le prestige était resté toujours vivace.

Contrairement à ce que pensait Rash, la société des Damargawa était donc loin d'être immobile. En effet, on a assisté dans l'espace d'un siècle à l'émergence de nouvelles hiérarchies sociales, celles des *Sarakunan noma*, des *Sarakunan Baka* et autres *Madugai* et *Yan kasuwa* à côté de l'aristocratie touareg, autant de faits qui traduisaient bien un dynamisme social indéniable. De toute évidence, de telles transformations sociales avaient constitué un facteur de stabilisation du processus social en cours dans la mesure où l'apparition de nouveaux groupes sociaux à côté des structures lignagères traditionnelles était un facteur favorable à la stabilisation de la société.

L'émergence de nouvelles catégories sociales, l'amélioration générale des conditions de vie des *Talakawa* et le sort relativement bienveillant réservé à la classe servile constituaient des faits révélateurs de la cohésion sociale et de la dynamique de la société des Damargawa et cela, en dépit de l'extorsion de plus en plus grande d'une partie du travail des *Talakawa* au profit des Immuzurag. La solidité de la cohésion de la société avait été attestée tout particulièrement lors de la première grande crise qui embrasa le pays dans les années 1880. Toutes les tribus touareg y avaient prit part, ce qui transforma le pays en un vaste théâtre d'affrontements. Loin d'ébranler le système social mis en place, la crise avait été surmontée et le système social, fut sauvé et même renforcé dans la mesure où les transformations sociales entamées à la suite de la sédentarisation des Touareg s'étaient poursuivies. Elles concernaient, entre autres, les structures sociales et le processus d'uniformisation des régimes sociaux.

Evolution convergente des structures et régimes sociaux

Au moment où les groupes soudanais et touareg établissaient leurs contacts, tout semblait les distinguer les uns des autres : la langue, le système politique et administratif,⁵⁹ mais aussi l'organisation sociale fondée sur une

hiérarchisation rigide et la matrilinearité du côté de Touareg, alors que la société des paysans-chasseurs soudanais était caractérisée par son caractère égalitaire et le régime patrilinéaire. La bilinéarité des formes et des modes d'organisation de ces sociétés, véritable obstacle à la cohabitation allait progressivement s'estomper en conséquence des mutations économiques et des meilleures conditions de vie dans le pays. En effet, pendant que le développement économique et, par conséquent, la sédentarisation des Touareg créait les conditions d'un assouplissement des rapports entre les maîtres et leurs esclaves, on a assisté du côté des Kel Tamajaq à l'abandon du régime matrilinearité alors que du côté des Soudanais, apparurent de nouvelles hiérarchies sociales qui mirent définitivement fin au caractère égalitaire de leur société. Comment ce double mouvement convergent a-t-il pu entretenir une dynamique de regroupement ?

Il convient de préciser que l'assouplissement des clivages au sein des *tiusatins* constitua un fait social important, car il a ouvert la voie à un processus aboutissant à une autonomie significative et même à des affranchissements des *Bugaje* qui devenaient alors des *Iderfan*.⁶⁰ De telles mutations entraînaient une recomposition du paysage social dans le sens d'une insertion encore plus grande des groupes déshérités dans l'édifice social. Ainsi la sédentarisation des Touareg s'était accompagnée de l'assouplissement de l'ancienne organisation conçue avant tout pour des sociétés pastorales nomades et guerrières. Désormais, obligés de demeurer dans un pays aux ressources naturelles abondantes, ils cherchèrent à s'en accommoder à travers la redéfinition de leurs rapports sociaux tant à l'intérieur de la *taushit* qu'avec les groupes des paysans chasseurs hausa et dagra afin d'en tirer le meilleur profit. Les mutations économiques affectèrent parallèlement le caractère égalitaire des communautés paysannes à la tête desquelles se placèrent des *Sarakunan noma* (chefs des cultures) des *Madugai* (guides caravaniers), des *Yan Kasuwa* sans oublier les *Sarakunan baka* (chefs chasseurs et, de plus en plus, chefs de guerre).

L'apparition de ces hiérarchies a été marquée par la production de nouvelles valeurs sociales et morales mettant l'accent sur la mystique du travail et l'esprit d'entreprise, autant de réalités rapportées d'ailleurs par les voyageurs qui ont séjourné dans le pays au XIX^e siècle. L'émergence de nouvelles hiérarchies dont l'influence était liée à leur assise économique vint élargir l'éventail de la classe dirigeante confinée jusque-là aux dignitaires des anciennes structures claniques ou lignagères. Il est permis de penser qu'une telle évolution allait dans le sens du renforcement de la stabilité, de l'ouverture et de la cohésion de la société et aussi du développement des échanges d'autant plus sûrement que la forte demande extérieure en vivres et en plumes d'autruche ne pouvait être satisfaite en l'absence de fournisseurs disposant

d'une certaine capacité économique. De nouvelles ressources tirées des échanges avaient permis aux Soudanais enrichis d'adopter un train de vie proche de celui de l'aristocratie touareg, ce qui constituait un atout dans le sens de l'intégration des deux communautés.⁶¹

Les transformations de la société touareg ne s'étaient pas limitées à l'amendement de ses structures, elles furent étendues au régime social. Comme on le sait, dans la société touareg, la femme était considérée comme la maîtresse de la maison, trônant sur sa couche et auprès de laquelle le mari se présentait en hôte. De ce fait, elle disposait d'un poids si important qu'elle servait de référence au sein de la famille, pour toute question de filiation, d'héritage ou de succession. Ce régime matrilineaire était à l'opposé de celui des groupes soudanais issus des sociétés bernoane et hausa dont l'évolution vers des organisations supra claniques consacrée par l'ancienneté de l'organisation étatique d'une part et de l'autre, par le poids de l'homme dans la société et par le progrès de l'Islam ont favorisé l'évolution du régime social vers la patrilinéarité.⁶²

Ainsi, au moment des premiers contacts, outre l'ethnie et la langue, les groupes migrants se distinguaient également les uns des autres par l'organisation sociale. La bilinéarité existant à ce niveau disparut également de façon progressive car la sédentarisation et la naissance d'une aristocratie marchande touareg allaient imposer un réajustement du régime social dans le sens de la patrilinéarité présentée comme un emprunt venu d'ailleurs. Cette réforme importante a favorisé le processus d'uniformisation de modes de fonctionnement des communautés mises en contact. Ce faisant, elle a constitué un pas non négligeable dans le rapprochement entre les groupes en présence. Ces derniers partageaient déjà une religion commune, l'Islam, qui véhicule une idéologie d'ordre supérieur transcendant les clivages ethniques et raciaux. C'étaient là autant de faits révélateurs de la vitalité du processus en cours et dont l'une des conséquences les plus significatives fut, sans nul doute, l'éclosion d'un sentiment collectif identitaire.

L'éclosion d'une conscience collective identitaire et naissance d'un État

Les migrations en direction du Damargu s'étaient déroulées à l'intérieur d'une entité géographiquement individualisée qui prit ce nom en témoignage, sans doute, de l'action déterminante des groupes chasseurs dans la renaissance d'un pays abandonné par ses premiers occupants.

Éclosion d'une nouvelle identité collective

Au fur et à mesure que les migrations se développaient, la dynamique de construction des villages (*garuruwa*) et des localités murées (*birane*) se

poursuivait donnant progressivement aux espaces jusque-là inoccupés leurs habitants. Les efforts de stabilisation des terroirs villageois suscita, tout naturellement, auprès des ces derniers, des velléités d'appropriation des espaces territoriaux, sentiment d'ailleurs perceptible à travers la dénomination des localités.⁶³ La mise en place des structures de défense du terroir du village et de la *taushit* était de nature à cristalliser l'encrage territorial des différents groupes. Au cours du XVIII^e siècle et surtout au siècle suivant, les *Sarakunan Baka* ou *Kandira* protecteurs des villages disposaient chacun d'un terroir dont la propriété lui était reconnue par ses pairs des localités voisines. Il en était également ainsi dans les *tiusatin*. En effet, les grandes *tiusatin* comme celle des Tamisgidda (Barth 1965:409), des Immuzurag ou des Kel Tamat, disposaient d'un territoire de nomadisme dont la propriété lui était reconnue par les autres tribus voisines. Certaines, d'ailleurs, de ces tribus parmi les plus entreprenantes, comme celles des Tamisgidda ou des Immuzurag, réclamaient un droit de passage aux caravanes en transit sur leur territoire (Daumas et Chancel 1848:205), ce qui dénotait une volonté d'exprimer leur souveraineté sur la portion de leur territoire. Telle était la première étape du processus de prise de conscience de la nouvelle identité acquise car désormais la référence n'était plus le pays de départ mais une région du territoire du Damargu.

La seconde étape de ce processus prit naissance à partir de l'émigration des Touareg dans la zone de contact avec les paysans chasseurs, au début du XIX^e siècle. On se rappelle que ce mouvement avait donné lieu à une alliance militaire destinée à la protection du pays. Il est permis de penser que la mise en place d'une telle politique de surveillance et de défense du pays par les principaux groupes a contribué à la prise de conscience de leur appartenance à une même entité territoriale, tel le Damargu dont les habitants prenaient l'appellation de Damargawa⁶⁴ ou de Kel Damargu,⁶⁵ termes équivalents et qui signifient habitants du Damargu. Il n'est pas étonnant d'entendre des traditions rapportant ceci :

« *Asani, wawan sara*

lokacin ka, Damargu ta yi maza »,

ce qui veut dire :

« Asani, le guerrier aux coups de sabre étourdissants !

À ton époque, le Damargu était plein de braves ! ».

L'identification de ce chef militaire Immuzurag et, au-delà de lui, celle de son groupe au pays était manifeste. La lutte pour la préservation de la paix sociale et la protection de routes commerciales (Daumas et Chancel 1848:205)

avait ainsi créé un sentiment de solidarité et une prise de conscience de la communauté de destin imposée par l'environnement aux divers groupes et individus migrants. La longue tradition guerrière de ces derniers s'était accompagnée de la gestation d'un sentiment de liberté que les administrateurs coloniaux français installés dans le pays au début du XXe siècle décelèrent très tôt. Ces derniers, surpris par des comportements empreints de désinvolture des Damargawa, recevaient pour toute réponse : « c'est comme ça au Damargu ! ».

D'autres facteurs ont contribué au développement de la conscience identitaire collective. Ce fut le cas notamment de la langue hausa, instrument privilégié de communication inter-ethnique, adoptée par les Touareg qui eux-mêmes la parlaient couramment.⁶⁴ Grâce à son enrichissement par des apports du tamajaq et du kanuri, le hausa parlé localement tendait vers sa dialectisation d'où le terme de *Damarganci* pour le désigner. Une telle évolution donnait au processus d'affirmation identitaire un fondement culturel et psychologique solide.

Enfin, l'évolution de la politique de protection villageoise née de l'alliance militaire raffermissant progressivement le cadre territorial était de nature à entraîner le dépassement d'une perception politique dont l'horizon s'arrêtait aux limites du terroir du village ou de la *taushit*. Désormais, l'entité territoriale constituant le Damargu était l'unique référence. Voilà certains des facteurs et les circonstances qui avaient favorisé au Damargu l'éclosion d'une conscience identitaire collective dont la réalité seule pouvait expliquer l'ampleur et la durée des mouvements de résistance à la pénétration coloniale (Joalland 1930:215-218 ; Salifou 1973:116-123 et 1971 ; Malam Issa 1996:576-653). Ces mêmes facteurs ont accompagné la gestation de l'État, au cours du XIXe siècle, sous les auspices des Immuzurag.

La gestation de l'État targi⁶⁶ des Immuzurag

L'État s'affirme au fur et à mesure que se consolide l'appareil administratif chargé de mettre en œuvre la relation tribulaire. Le renoncement au pastoralisme nomade, cette ancienne tradition à l'origine du style de vie et de l'organisation socio-politique des Touareg, a une conséquence significative dans leur perception politique et administrative de l'espace territorial. La vision traditionnelle est fondée sur la gestion des hommes et du bétail et non sur celle de l'espace territorial. Ce fait s'explique par les impératifs de la vie nomade fondée sur la mobilité constante sur de vastes espaces en fonction desquels sont élaborées les stratégies pastorales, les alliances politiques, les tactiques des razzias.

La sédentarisation des Kel Damargu a posé immanquablement la question de réforme d'un tel système. Désormais, établie dans un espace territorial fixe, l'aristocratie doit s'en accommoder pour mettre en place une mécanique administrative à même d'assurer la protection des villages.

L'évolution politique semble s'accélérer à partir de l'établissement des Immuzurag et des autres groupes touareg dans la zone des contacts avec les groupes de paysans. En effet, une telle cohabitation a grandement ouvert la voie à l'intégration des structures guerrières des diverses communautés.

Conclu initialement pour la défense des villages, le pacte liant les groupes de Kandira et l'aristocratie des Immuzurag a connu une rapide évolution. Sa mise en œuvre pose désormais la question d'un appareil d'administration pour la perception du *galo* et l'organisation de la défense territoriale. À la différence de l'appareil traditionnel, il s'agit désormais d'envisager un système appelé à gérer des populations vivant sur un territoire fixe. À la place de l'administration des populations, se met en place une administration territoriale à partir de Kulan Karki, la première capitale des Immuzurag comme l'a rapporté Barth, de passage dans la contrée au milieu du XIX^e siècle. Selon le même explorateur le chef Musa, résidant à Kulan Karki, fait déjà figure de souverain du Damargu, dans la mesure où la grande majorité de la population lui paie tribut.

Sous son règne, l'implantation de l'administration territoriale a connu des progrès significatifs : les localités de Gamram, de Jajiduna, Shirwa, Bani Walki, Kwakwaram, Talmari, Dan Mele, etc. sont élevées au rang de capitales provinciales à la tête desquelles sont placés généralement des princes Immuzurag. L'administration se ramifie pour couvrir vers la fin du XIX^e siècle l'ensemble du pays dont l'unité politique se trouve ainsi réalisée. On peut alors affirmer que l'alliance de clientèle qui a imprimé à l'activisme militaire des Damargawa une perspective historique, a accouché d'un État. Au regard de l'organisation de la cour et de l'administration territoriale, on peut dire que cet État s'est largement inspiré du modèle soudanais. Il dispose, en effet, de notables pour son fonctionnement, des *Sarakuna Baka*, chefs des archers servant de fantassins, et de *Sarakunan Yaki*, chefs de guerre, responsables de la protection des villages, des points d'eau et des routes commerciales.

L'édification d'un appareil administratif de plus en plus centralisé est une innovation, un grand effort d'adaptation des Touareg dont l'ancien système est plutôt axé sur les hommes en lieu et place du territoire. Au contraire, au Damargu, il a été mis en place un réseau de subordinations marqué à toutes les étapes d'une délégation de pouvoir et de responsabilités, se prolongeant jusqu'aux *Garuruwa* (villages) par l'entremise des *Maigari* (chefs de village) issus en général des lignages des anciens fondateurs des villages.

Ainsi, la mise en place d'une administration territoriale s'est faite parallèlement à l'évolution politique du pays dont elle est d'ailleurs l'illustration matérielle la plus saillante. Le temps fort de cette mutation est, à l'évidence, l'édification d'un État dont l'existence a été signalée dès le début du XIX^e siècle par des voyageurs.

La prospérité de l'économie de production et d'échanges de cette contrée, l'exportation des plumes d'autruche et des peaux d'animaux vers l'Europe, des grains vers l'Ayar et le Sahara central ont donné aux dignitaires des ressources substantielles qui leur ont permis d'assurer l'éclat de la cour. Elles les ont même incités, grâce à une grande facilité d'acquisition d'équipement militaire, à nourrir de nouvelles ambitions tant en politique intérieure (parachèvement de l'unification politique, vellétés de contrôle du commerce caravanier) que dans les relations avec les pays voisins (conquête des villages du Kutus). Ce sont là autant d'initiatives dont l'aboutissement a contribué, sans nul doute, au renforcement de l'État à travers l'élargissement de son assise financière et territoriale.

Autant dire que le destin de l'alliance scellée entre les groupes de *Kandira* et l'aristocratie des Immuzurag a connu un brillant destin. La figure du chef militaire Immuzurag apparaît désormais comme celle d'un leader politique comme l'attestent les titres précis de *Damarguma* (en Kanuri) ou *Mai Damargu* (en hausa), titres qui s'équivalent et qui signifient gouverneur, maître du Damargu.

La cohésion et la vitalité des institutions de l'État targi des Immuzurag sont attestées par l'esprit de suite de la politique intérieure responsable de la coexistence pacifique entre agriculteurs et pasteurs.⁶⁸ De la cohésion de ces institutions découlent les succès militaires retentissants de la fin du XIX^e siècle, contre l'Ayar pays d'origine des Touareg et le Kutus pays ancestral des Dagra. La conscience collective d'appartenir au même pays, le sentiment identitaire de plus en plus fort ont poussé les Damargawa, en dépit de l'attache sentimentale à l'égard du pays ancestral, à surmonter, lors de ces guerres, le réflexe ethnique qui menacerait leur entreprise d'effondrement.

Au moment où s'affirme la puissance économique et militaire du Damargu, pointe à l'horizon la menace de l'impérialisme colonial. Dans le but de se préparer au combat à venir, l'aristocratie dirigeante profite des relations établies avec les négociants ghadamésiens pour adhérer officiellement en 1898, à la confrérie de la Sanusiya afin de consolider les relations avec l'Afrique du Nord. On peut voir à travers cette initiative l'esprit de prévision car la lutte isolée de tout pays africain contre une puissance européenne est d'avance vouée à l'échec.

Conclusion

Les migrations des groupes de paysans-chasseurs hausa et dagra et celles des Touareg nomades qui s'étaient développées au cours du XIXe siècle au Damargu avaient créé les conditions de la renaissance du pays. Celle-ci était devenue possible grâce à l'alliance militaire mise en place par les différents groupes sociaux à la faveur d'un contexte économique marqué par l'essor des échanges interrégionaux et transsahariens. La dynamique historique ainsi enclenchée a été le point de départ de la gestation de divers rapports sociaux et de brassages humains et culturels, c'est dire l'ampleur des transformations enregistrées par le pays, mutations concourant toutes à l'intégration socio-ethnique des divers groupes de migrants dont la référence était désormais le Damargu. Cette riche expérience montre que l'histoire des migrations en Afrique ne se réduit pas seulement à « des luttes intestines que se livraient les petits potentats locaux toujours prêts à razzier esclaves ou bétail aux dépens de leurs voisins » (Coquery-Vidrovitch 1985:88). Au contraire, nous avons mis en évidence la capacité des populations sahéliennes du Damargu, venues d'horizons divers et même opposés, à surmonter leurs clivages, à mettre en commun leurs énergies pour bâtir un pays nouveau avec son identité propre et son État. Cet État édifié à l'intérieur d'un espace tampon, entre l'Afrique du Nord et l'Afrique subsaharienne, était en pleine expansion en cette fin du XIXe siècle marquée malheureusement par l'irruption de l'impérialisme européen.

Notes

1. Sur cette caractéristique des sociétés africaines, Cf. Coquery-Vidrovitch (1969:6).
2. Lire Damargou ; la transcription que nous avons adoptée pour tous les noms d'origine africaine est celle conforme à l'API. Dans ce cas la voyelle « u » se prononce « ou », la voyelle « e » se prononce toujours « é », la consonne « c » donne « tch », le son « ch » est obtenu par « sh », le « s » garde toujours le même son.
3. Le terme *Baka* signifie en hausa arc ; le sens du terme a été, ensuite, étendu au chasseur, son porteur, mais dans les faits, il s'agit de paysans-chasseurs. Il correspond au terme dagra *Kandira*.
4. Le Damargu signifie, en effet, en dagra, pays de la viande boucanée (« da » veut dire viande et « marge » signifie boucané).
5. Damargawa signifie littéralement habitants du Damargu. Le terme est constitué à partir de la racine « Damargu », nom du pays, à laquelle on a ajouté le suffixe « wa » qui marque, en hausa, l'appartenance à un groupe, à un pays etc.

6. Sur le mouvement des Proto-Hausawa au Damargu, voir Malam Issa (1996:51-71).
7. En fait, cette prééminence n'est que relative. En effet, les Chroniques d'Agadès ont signalé l'émigration des Touareg Imakkitan dans ce pays, dès le XVe siècle ; mais ce groupe, après un bref séjour, a continué sa marche en direction du Kutus voisin, Urvoy (1934:157).
8. Version recueillie auprès du Wazam Jibo à Tanut, en août 1993.
9. L'ampleur du désastre causé aux Touareg est décrite par l'Imam du *Mai* Idriss Alaoma, Ahmed Fartua : « We found most of the people of Ahir (Ayar) in the open desert between Teldas and Ahir. Their strugglers were killed. No one escaped. Save himself whose day has not come » (Palmer 1926:34).
10. Sur la politique d'encouragement à l'essor du commerce à longue distance suivi par les souverains des États hausa, voir Mahaman, (1988:231).
11. Bonacorsi, Monographie du cercle d'Agadès, 1913, Archives nationales, Ny, Dossier 2-1-3 p. 24.
12. Un passage de la tradition orale sur l'émigration des Immuzurag évoque le séjour à Baban Birni (près de Sabonkafi) de Amumun considéré comme l'ancêtre du groupe migrant. Il serait venu dans la région à la recherche de ses chameaux égarés. Ce fait nous conduit à penser que les Immuzurag ont pris pied au Damargu en tant que pasteurs-nomades ce qui accrédite l'hypothèse d'un repli motivé par la dégradation des conditions climatiques, l'activité pastorale étant très sensible au changement climatique.
13. Ou Kel Away, le plus grand groupe touareg de l'Ayar.
14. *Bella* : terme Songhay désignant les esclaves des Touareg, correspond au terme hausa *Bugage*.
15. Adamou, A., 1979, *Agadez et sa région – Contribution à l'étude du Sahel et du Sahara nigériens*, Études nigériennes no. 44, Niamey : IRSH, p.71
16. Voir la fiche de fondation des villages dans Jacob, 1934, Rapport d'ensemble sur le canton de Tanout, novembre 1933, mai 1934, Tanout, 28 pages dactylographiées
17. *L'Anastafidet* : représentant de *Ag Adode*, *Amanokal* des kel Away issu de la tribu touareg des Kel Tafidet, une des composantes des Kel Away
18. Localité située à 34 km au nord-est de Tasawa qui fait partie du Katsina, principale destination des caravanes de l'Ayar jusqu'au début du XIXe siècle, date à partir de laquelle la cité de Katsina perdit sa prépondérance commerciale au profit de Kano.
19. Reibell, de passage au Damargu à la fin du XIXe siècle, écrit ceci : « Sans le Damergou, les touaregs de l'Aïr sont condamnés à mourir de faim (Reibel 1931:245) ».

20. Kausan organisa le siège d'Agadès alors sous occupation française. Le siège dura du 13 décembre 1916 au 3 mars 1917. Il fait partie des héros nationaux officiellement reconnus.
21. Le Dagradi ou pays des Dagra, à l'est du Damargu, fut l'objet d'incursions continuelles des Touareg. A ce sujet, Menard écrit : « Au XIXe siècle, le Koutous et le Mouniyo ont été le théâtre de guerres et de pillages et leurs populations ont émigré en masse » (Menard 1949:4).
22. Sur l'état de guerres au XIXe siècle entre le Damagaram et le Muniyo (capitale Gure), voir (Joalland 1930:150 et Salifou 1970:74-75).
23. En dagra.
24. Sur les rezzous lancés par les Touareg du Damargu sur les villages du Nord du Damagaram, voir Salifou 1971:48.
25. Terme d'origine hausa ; de Adamus, appellation locale de Ghadamès.
26. Entre les Touareg et les groupes soudanais et au sein des Soudanais eux-mêmes, il existe des différences sur le plan linguistique et ethnique. Si l'Islam restait la religion des Dagra et des Touareg, il n'en était pas de même pour une bonne partie des Hausa qui pratiquaient l'animisme (*tsahi*) ; sur la situation de l'Islam au Damargu au XIXe siècle, voir Daumas et Chancel 1848:208.
27. *Dutsi* signifie, en hausa pierre, rocheux, hauteur. Les localités de Zauzawa et de Baban Birni fondées respectivement sur les hauteurs de Dutsin Zauzawa (100 km au sud de la ville de Tanut) et de Dutsin Baban Birni (40 km au sud de Tanut) étaient l'œuvre des migrants dagra dont le patriarche était Madu Gaji un *Kandira* venu de Bula Kura au Kutus. Quant à Dan Dardo, localité la plus ancienne créée dans le Gangara, à l'ouest, sur le sommet de Dutsin Dan Dardo, elle fut l'œuvre des migrants hausa plus précisément des Gobirawa et des Daurawa descendants des patriarches Dardo et Dan Magagi Hwasa kiyo.
28. *Budin daji* : terme hausa signifiant littéralement ouverture de la brousse, sous-entendu aux activités de chasse. Cette ouverture commence par une cérémonie rituelle (*budin daji*) devant servir à exorciser les mauvais sorts et à s'attirer les faveurs des divinités. Le chef de la cérémonie est un prêtre appelé *Sarkin lafiya*.
29. Abdulari : lignage de Abdulay, descendant du célèbre Madu Gaji qui fut à l'avant-garde du repeuplement du Damargu
30. Cf. Jacob, 1934, Rapport d'ensemble sur le canton de Tanout, 20 juin.
31. Voir, par exemple, le rôle des groupes chasseurs dans l'Adar dans Hamani 1975:74.
32. On peut, à titre d'exemple, citer le cas de *Sarkin Baka* Shuini nommé à la tête du canton de Gangara en 1902, voir Mathey 1933:11.
33. Sur l'établissement des Immuzurag dans la bande sud du pays, voir Landeroin 1914:419.

34. Chaque activité a sa science. C'est ainsi que le travail du fer suppose la maîtrise du feu, alors que la chasse et l'activité agricole supposaient respectivement la maîtrise de la brousse et du sol.
35. A propos de la situation politique dans l'Ayar à cette période, voir Hamani 1989:279, 381-388.
36. Le chameau fut adopté par les Touareg au IV^e siècle après Jésus Christ, au moment où ils étaient dans les zones présahariennes du Maghreb et dans le nord-est de la Libye, région voisine de l'Égypte d'où est venu cet animal, voir Hamani 1989:63 et Curtin 1986:618.
37. *Sarakunan noma* ou chef des cultures ; seuls les cultivateurs qui parviennent à produire 1.000 bottes de mil en une seule récolte pouvaient prétendre à ce rang. Une fois cette condition remplie, une cérémonie grandiose appelée *cira riga* était organisée pendant 3 jours pour célébrer l'événement. Ainsi, grâce à cette institution, le pays s'était doté d'incitateurs sociaux appropriés pour encourager la production agricole.
38. Sur l'évolution du rapport de force entre les Immuzurag et les groupes soudanais, voir Hamani 1989:279 et Malam Issa 1996:261-263.
39. La mesure traditionnelle ou *zakka* correspond à 875 grammes, ainsi chaque famille versait près de 100 kg de mil au suzerain touareg.
40. *Galo* : terme d'origine dagra, ce qui prouve comme le rapporte la tradition orale, que le groupe dagra fut le premier à établir les rapports de clientèle avec les Touareg.
41. Sur les fiefs des Immuzurag et de leurs proches, voir Hamani 1989:409 et Malam Issa 1996:70-72.
42. L'efficacité du système social mis en place est attestée par des voyageurs comme Barth qui rapporte au milieu du XIX^e siècle, l'agréable impression de sécurité et de paix qui régnait dans le pays.
43. Nom local des Ghadamésiens dont une communauté était établie à Jajiduna.
44. *Gaisuwa* : terme d'origine hausa signifiant salutations et par extension « présent » fait à un supérieur et enfin tribut.
45. A propos de l'émergence du Damargu, voir Malam Issa (1996:391-505).
46. Pour plus de précisions sur la stratégie d'intégration des *Iklan* dans la société touareg, voir Hamani (1989:3012).
47. Touareg pris dans le sens initial d'*Imajeghen* ou « noble ».
48. La classe des forgerons.
49. Il faut préciser qu'après la conquête coloniale, bon nombre de *Bugaje* ont retrouvé leur liberté, ce qui nous permet de penser que pendant la période précoloniale la proportion des *Bugaje* était encore plus grande.

50. La société des Kel Ayar au Damargu est, en effet, régie par un régime matrilinéaire et matrilocal dans lequel, un homme si puissant soit-il, n'a pas beaucoup de droits sur sa progéniture. L'évolution de la société marquée par la naissance d'une aristocratie marchande et l'influence des valeurs islamiques est de plus en plus, incompatible avec le système social jusque là en vigueur.
51. En hausa.
52. Sur l'essor du commerce des plumes d'autruche au Damargu au XIXe siècle, voir Baier (1977:40-55) et Malam Issa (1996:337-408).
53. Dans certaines sociétés comme, par exemple les sociétés zarma de l'ouest de la République du Niger, on évite de confier des missions délicates à un esclave car « pour le captif, victoire ou défaite il sait que son existence ne changera pas ; il n'a rien à gagner et rien à perdre » (Idrissa 1981:73) .
54. Le voyageur Sid Haj, de retour de Katsina, nous a rapporté un témoignage édifiant sur la capacité de résistance des Africains vendus comme esclaves aux caravaniers Nord Africains. « La surveillance, rapporte t-il, de toute heure qu'il fallait donner à nos esclaves ne nous laissait aucun repos, bien qu'ils fussent enchaînés à des chapelets. L'instinct de la liberté est si vivace chez les nègres qu'ils auraient tant de moyens pour nous échapper dans un pays qui leur était familier et qui nous était inconnu, ils tentaient pour s'évader tant d'efforts et tant de ruses qu'on ne saurait prendre contre eux trop de précautions » (Daumas et Chancel 1848:262).
55. Sur la création de l'État au Damargu, voir Malam Issa 1996:470 et suiv.
56. Au cours du XIXe siècle le pays a connu l'essor des jeux et des activités sportives (*danbe* ou boxe africaine, *kwokowa*, (lutte), *kwarya*, etc. Outre leur impact socio-culturel, ces activités constituaient pour leurs pratiquants un moyen privilégié de conservation des forces pendant la saison morte.
57. Il s'agit notamment de la conquête des villages du Kutus voisin.
58. On peut citer le rapprochement avec le grand voisin du Sud, le Damagaram (Dunbar 1970:102) et la Sanousiya dont un émissaire a séjourné à Jajiduna en 1896.
59. Les principes de l'administration, dans les sociétés soudanaises régies par l'ordre étatique, sont fondés sur l'organisation territoriale alors qu'au niveau des sociétés touareg, sociétés pastorales, nomades et guerrières, l'organisation administrative était souple et avait pour référence les populations et non le territoire.
60. Le terme touareg *Iderfan*, signifie justement affranchi. Sur la réalité des affranchissements au Damargu au XIXe siècle, voir Rash 1973:24.
61. Les Soudanais enrichis ou chef-guerriers se déplaçaient sur des chevaux, ils prirent l'habitude d'organiser des réceptions au cours desquelles le thé bien sucré était servi aux convives.
62. Sur l'évolution des régimes sociaux, voir Diop 1972: 71-98)

63. En général les villages portaient un nom dérivé de celui du chef du groupe fondateur.
64. Damargawa en hausa
65. Kel Damargu en tamajaq
66. Barth a remarqué, lors de son séjour dans le pays, le grand rayon de diffusion du hausa. D'après lui, beaucoup de lieux portaient des noms d'origine hausa alors que leurs habitants n'étaient pas forcément des Hausawa
67. Singulier de Touareg.
68. Le Damargu précolonial n'a pas connu de conflits fonciers opposant agriculteurs aux pasteurs, de nos jours fréquents. Si la poussée actuelle de la démographie et des zones de culture n'est pas étrangère à l'éclatement des crises, il convient néanmoins de signaler qu'au fond, les contradictions demeurent plus le résultat. Sur la fréquence des conflits fonciers entre cultivateurs et pasteurs, au début du XXe siècle (Marthey 1933:4).

Références

Sources d'archives et monographies

- Gaden, Cap., 1902, Notice sur la résidence de Zinder. Brochure n° 18, Archives des études nigériennes de l'IRSH, p.636 à 654.
- Jacob, 1934, Rapport d'ensemble sur le canton de Tanout, novembre 1933-mai 1934, Tanout, 28 pages dactylographiées.
- Joalland, GL, 1930, *Le drame de Dankori-Mission Voulet-Cahnoine Joalland-Meynier 1898-1900*, Paris, N. Édition Argos, p. 215-218.
- Lancesseur, Lt, 1942, Rapport du Lieutenant Lancesseur, chef de poste administratif de Tarka, sur la période comprise entre le 15 avril et le 2 novembre, Tanout, 25 pages dactylographiées.
- Menard, 1949, *Les Touareg du cercle de Tanout*, Étude monographique, Archives Nationales, Niamey, 36 pages dactylographiées.
- Riou, Y., 1948, *Les Touareg du cercle de Tanout*, , 62 pages dactylographiées.

Récits de voyage et des conquérants, sources imprimées

- Bin Abi Zayd Al Qayrawa Ni, 1975, *Épître sur les éléments du dogme et de la loi de l'Islam selon le rite malékite*, Alger : Éditions Populaires de l'Armée, 6e édit. Trad de L. Bercher.
- Daumas, F. et Chancel, E., 1848, *Le grand désert ou l'itinéraire d'une caravane du Sahara au pays des nègres*, Paris : Imprimerie et Librairie centrale de Napoléon, 143 p.

- Fartua, Ahmed Ibn, 1926, *History of the First Twelve Years of the Reign of Mai Idris Alaoma of Bornu (1571-1583)*. Trad. de H. R., London : Palmer F-Cass, pp. 8-78.
- Foureau, F., 1902, *D'Alger au Congo par le Tchad*, Paris : Masson, 829 p.
- Gaden, Cap., 1902, Notice sur la résidence de Zinder. Brochure no. 18, Archives des Études nigériennes de l'IRSH, p. 636-654.
- Hachaichi, M. O. El, 1903, *Voyage au pays de la Sanoussiya à travers la Tripolitaine et le pays des Touareg*, trad. par V. Sarres Lassam, Paris : A. Challand, 314 p.
- Urvoy, Y., 1934, Trad. « Chroniques d'Agadès » in *Journal de la Société des Africanistes*, TIV, fascicule 11, pp.145-177.

Études contemporaines

- Adamou, A., 1979, *Agadez et sa région – Contribution à l'étude du Sahel et du Sahara nigériens*, Études nigériennes no. 44, Niamey : IRSH, 358 p.
- Adamu, M., 1978, *The Hausa Factor in West African History*, Zaria, Amadu Bello University, 224 p.
- Baier, S., 1977, « Trans Saharan Trade and the Sahel Damargu », *Journal of African History*, XVII, 1, p. 37-60
- Baier, S. 1980, « Ecological based Trade and the States in Precolonial West Africa », *Cahiers d'études africaines*, pp. 71-78; 149-155.
- Baier, S., 1980, *An Economic History of Central Niger*, Oxford : Clarendon Press, 315 p.
- Barth, H., 1965, *Travels and Discoveries in North and Central Africa*, London : F-Cass, Centenary Edition, 3 vol., 657 p, 709 p, 800 p.
- Bernus, E., 1981, *Touaregs nigériens : Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur*, mémoire de l'ORSTOM no. 94, Paris : Éd. de l'ORSTOM, 504 p.
- Coquery-Vidrovitch, C., 1985, *Afrique noire, permanences et ruptures*, Paris : L'Harmattan.
- Diop, C. A., 1972, *Antériorité des civilisations nègres : mythes ou vérité historique*, Abidjan : Club africain, 299 p. P L LXXXVIII
- Dunbar, R. A., 1970, *Damagaram (Zinder-Niger) 1812-1906, The History of a Central Sudanic Kingdom*, Ph. D, Univ. of California, Los Angeles, 277 p.
- Hamani, D., 1978, *Contribution à l'étude de l'histoire des États hausa – Adar précolonial (République du Niger)*, Études nigériennes, no. 38, Niamey : IRHS, 227 p.
- Hamani, D., 1979, *Courants migratoires Ayr-Hausa avant le XIXe siècle*, Niamey : IRHS, Brochure, 18 p.
- Hamani, D., 1985, *L'Ayar dans l'histoire du Niger*, Niamey : IRSH, Brochure.

- Hamani, D. Malam, 1989, *Au carrefour du Soudan et de la Berbérie-le Sultanat touareg de l'Ayar*, Études Nigériennes, no. 55, Niamey : IRSH, 521 p.
- Hamani, D., Issa Seyni, Z. et Malama Issa, M., 1999, Les migrations touareg, communication non éditée du Colloque de l'Association des historiens nigériens, tenu à Niamey du 19 au 22 juin.
- Maikorema, Z., 1979, *Contribution à l'histoire des populations du Sud-Est Nigérien – le cas du Mangari (XVIe-XIXe siècle)*, Etudes nigériennes, no. 53, Niamey : IRSH, 246 p.
- Mahamane, A., 1998, Institutions et imaginaire hausa – le cas du Katsina sous la dynastie de Korau (XV^e-XIX^e siècle), Thèse de Doctorat, Nouveau Régime, option Histoire, Univ. de Provence (Aix-Marseille I, Faculté des Lettres et Sciences humaines, Institut d'Histoire et des Civilisations comparées (IHCC), T I et T II, 768 p.
- Malam Issa, M., 1990, Le Damargu du XVIe au XIXe siècle, Repeuplement et formation de l'État Targi des Immuzurag, mémoire de Maîtrise, Université d'Abidjan, 112 p.
- Malam Issa, M., 1996, Le Damargu au XIXe siècle, Contribution à l'histoire des populations du Sahel nigérien, Thèse de Doctorat 3^e cycle, Centre universitaire de Cocody, Abidjan, 3 tomes, 720 p.
- Perrot, C. H., 1985, « L'appropriation de l'espace, un enjeu politique pour une histoire de peuplement », *Annales, économies, sociétés, civilisations*, 6 : 1289 à 1309.
- Rash, Y., 1973, *Des colonisateurs sans enthousiasme : les premières années françaises au Damergou*, Paris : Sociétés d'Histoire d'Outre-mer, 144 p.
- Sallah, A., 1982, Belbédji, un centre d'échange sahélien, Mémoire de Maîtrise, Université Nationale de Côte d'Ivoire, 114 p.
- Salifou, A., 1973, *Kaoussan ou la révolution sénoussiste*, Études nigériennes n° 33, Niamey : CNRSH, pp. 116-123.
- Salifou, A. 1971, Rivalités tribales et interventions françaises au Damargou, Zinder, 38 p. dactylographiées.
- Salifou, A., 1971, *Le Damagaram ou Sultanat de Zinder au XIXe siècle*, Études nigériennes, n° 27, Niamey : CNRSH, 320 p.
- Spittler, G., 1948, « La notion de travail chez les Kel Away » in *Travaux de l'Institut de recherche saharienne*, tome V, Alger, pp 7 et 8
- Traoré, M. B., « Colloque sur la problématique de l'État en Afrique noire » in *les Cahiers du CELHTO*, vol I, no. 1, Niamey, Publication du Centre linguistiques et historiques par tradition orale, 1986, pp 89 et suiv.
- Triaud, J. L., 1995, *La légende noire de la Sanoussiyya – Une confrérie musulmane saharienne sous le regard français (1840-1930)*, Paris, : Maison de la Science de l'Homme, 2 tomes, T I pp. 473 à 489.